

# LE FOYER RURAL DE MONTPENSIER

Texte extrait des Mémoires de Paul Bésiat



Le Foyer Rural de Montpensier naquit en 1947. Une réunion préparatoire eut lieu, un bureau fut constitué et l'affaire démarra avec comme tout actif beaucoup de bonne volonté. En effet nos moyens n'étaient pas grands. Nous fûmes des mois sans avoir de local à nous, nos réunions ayant lieu soit à l'école communale des garçons, soit dans un grand hangar où nous voisinions avec les instruments aratoires du propriétaire, soit même à la cave coopérative, entre les rangées de cuves où nous trouvions un minimum de place pour organiser des sauteries que l'on eut parfois l'idée de traiter de bals. Nos manifestations culturelles ne pouvaient, dans ces conditions, attirer strictement que les habitants du village (cent trente à cent quarante habitants environ à l'époque) et encore tous n'assistaient pas à nos manifestations! Il faut dire que nos auditoires n'étaient pas exigeants et applaudissaient le conférencier, peut-être plus par sympathie que pour sa virtuosité de parole ou l'intérêt que présentait son discours.

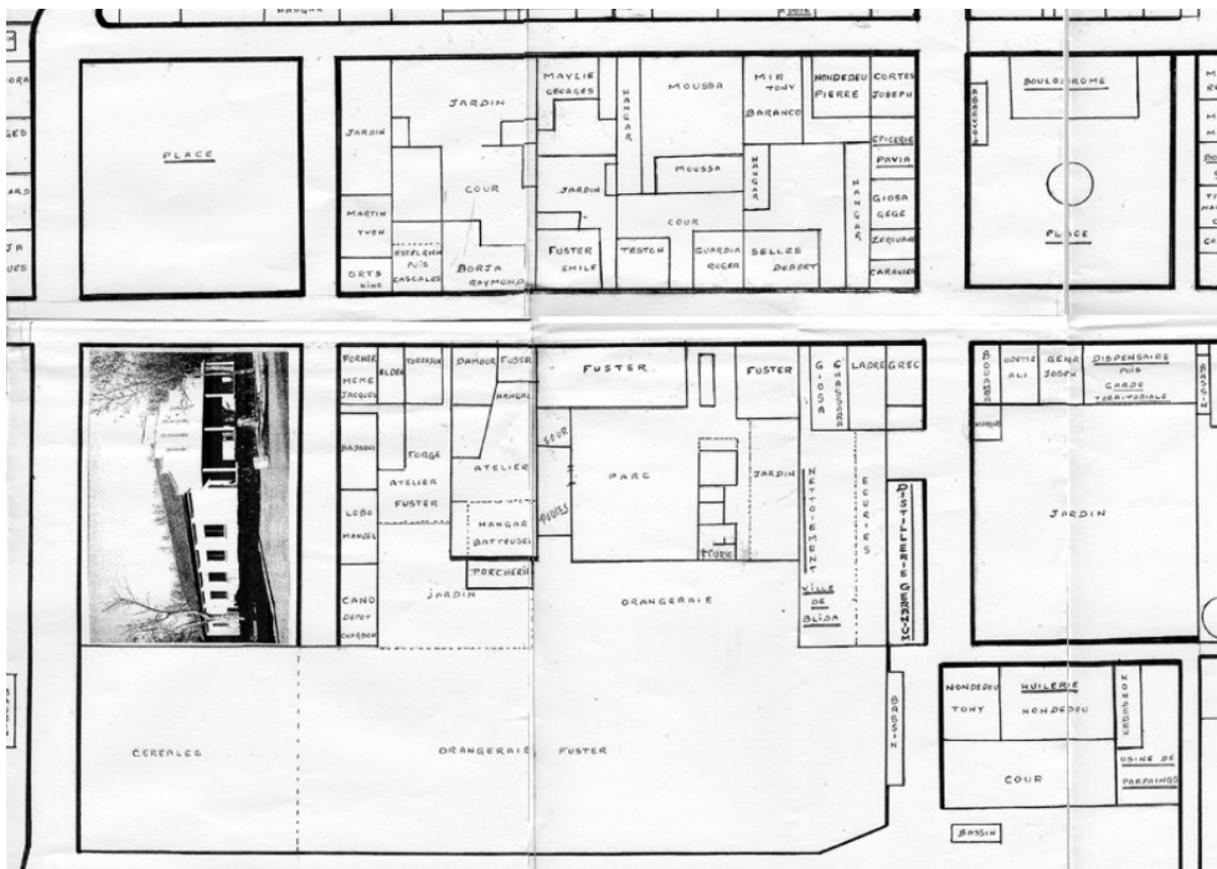
Cette situation ne nous permettait pas d'envisager le développement de nos activités culturelles, malgré toute la bienveillance de l'académie d'Alger dont le gouvernement n'avait pas cru bon, à ma connaissance, d'augmenter les ressources pour aider au développement des activités récréatives et culturelles souhaitées.

Dois-je dire que la bienveillance académique (qui, il faut le souligner, nous encourageait fort) ne se traduisait jamais dans les faits par une aide financière quelconque ! L'Académie nous aida tout d'abord en confiant à Lucien Boby un rôle d'animateur non officiel, qui permit au Foyer Rural de naître et surtout de grandir.

Le problème crucial était d'avoir un local bien à nous. Nos pérégrinations d'un bout à l'autre du village, le fait que nos activités se déroulaient dans des locaux aussi pittoresques que sympathiques, qui obligeaient parfois les assistants à se juger sur un tracteur ou sur une moissonneuse, ou à évoluer dans l'atmosphère au parfum de

vin nouveau d'une cave coopérative, ne pouvaient être qu'une situation d'attente. Le problème fut discuté âprement, quelques propositions furent avancées comme celle de solliciter un prêt à la construction, mais finalement l'accord se fit sur un emprunt bancaire auprès de la caisse régionale de Blida, en utilisant le crédit dont bénéficiaient les quatre personnes les plus fortunées du village auprès de cet organisme, à concurrence de deux millions de francs de l'époque(1).

J'ai omis de vous dire que le village était situé sur le territoire de la commune de Blida, et le maire blidéen de l'époque, Charles Baujard, dont je dois dire que, toute politique mise à part, son action envers le Foyer Rural a toujours été amicale et positive, sans qu'il ne fut jamais amené à nous donner le moindre centime sur le budget communal, nous aida considérablement en nous autorisant à bâtir notre local sur une des places du village, ce qui nous fit économiser le coût d'un terrain. Cette dépense à laquelle nous n'eûmes pas à faire face aurait représenté au moins 25% du coût de la construction, soit 500.000francs au moins, que nous n'eûmes donc pas à trouver.



Extrait du plan de Mr Fuster

[https://blidanostalgie.pagesperso-orange.fr/Montpensier/scan226\\_rotated.pdf](https://blidanostalgie.pagesperso-orange.fr/Montpensier/scan226_rotated.pdf)

Le foyer se présentait, une fois construit, comme une vaste salle, dont je ne me rappelle pas les dimensions exactes (du reste qui eût été estimé utile, il y a 30 ou 35 ans(2), de conserver les plans d'un bâtiment destiné dans nos esprits à servir à de nombreuses générations, les fils de nos fils à jamais implantés sur cette terre!).



Toujours est-il que le Foyer Rural possédait dès lors son immeuble, ce qui allait lui permettre de donner à ses activités une ampleur impensable auparavant. Je n'ai pas l'intention d'écrire une histoire du foyer Rural au jour le jour. Je vais simplement vous raconter ce qui s'y passait une fois faite la description du bâtiment.

Le Foyer Rural, devenu de rêve enfin réalité, était une grande salle rectangulaire, orientée sud-nord, dont l'entrée se faisait par une porte située à droite de la face sud du bâtiment qui comportait trois parties. D'abord, ce que l'on pourrait appeler l'avant corps, c'est-à-dire toute la partie sud du bâtiment, divisée elle-même en deux pour former d'une part un péristyle d'entrée avec porte vers l'extérieur, et porte vers la grande salle, et d'autre part un local servant de bibliothèque, salle de lecture et salle de jeu. De généreux donateurs nous avaient permis de créer une petite bibliothèque et nous avons installé des tables de jeu où les fanatiques de cartes, de dames ou d'échecs pouvaient se livrer à leur plaisir favori ; les jeux de boule y étaient aussi rangés en attendant les mordus de pétanque ou de la longue, tous désireux de démonter leur adresse.

Venait ensuite la partie la plus importante, la grande salle où devaient se dérouler les manifestations prévues pour retenir les gens dans leur village. A gauche de l'entrée, le bar, assez vaste, permettait à tous les assistants de se rafraîchir. Il était correctement installé, avec un réfrigérateur (indispensable sous 36°5 de latitude nord). Le mur du fond était orné d'une fresque représentant un groupe de joueurs de pétanque, stylisés, fresque due au talent, le mot n'ai pas trop fort, d'un instituteur blidéen, du nom de Rabier si mes souvenirs sont exacts (donc sous toutes réserves)

qui lui aussi avait participé de façon artistique et bénévole à l'érection(3) de notre foyer.

La grande salle du foyer était toute simple; elle comportait tout de même à l'extrémité nord, une scène destinée tant à l'art théâtral qu'aux conférenciers.



L'inauguration du foyer rural fut une véritable cérémonie publique: elle fut honorée de monsieur Naegelen, gouverneur général de l'Algérie, et par nombre de personnalités dont bien entendu au premier chef le maire de Blida. Cette inauguration fut, au printemps de 1948, une joyeuse cohue!

Je ne pouvais prévoir qu'un peu plus d'un an plus tard, un deuil cruel me frapperait, un mal inguérissable m'enleva mon épouse le jour même de la fête du village, bien entendu organisée par le Foyer Rural. Et pendant que la foule indifférente dansait, je menais ma compagne à sa dernière demeure.

Pendant mon deuil, je ne fréquentais plus guère le Foyer Rural, surtout lors des bals ou d'une quelconque réjouissance. Cependant les manifestations culturelles continuaient et se diversifiaient. Chaque samedi, il y avait une manifestation, un bal ou une pièce de théâtre jouée par les artistes du cru.



Je jouais même avec un de mes amis un sketch comique, lorsque ma peine fut moins dure. Ma fille aînée, Paule, joua aussi dans «La Petite Marchande d'Allumette», en tenant le premier rôle et je ressentis encore plus la perte que j'avais éprouvée, en voyant évoluer sur scène, en haillons, celle qui avait encaissé le terrible choc de ne plus pouvoir compter sur la femme qui l'avait engendrée.

Les activités du Foyer Rural furent vite connues et progressivement nombre de gens étrangers au village devinrent de fidèles spectateurs ou participants aux réjouissances. Chaque samedi avait son programme, alternant théâtre, bals ou séances de cinéma. Nous eûmes un certain nombre de conférenciers, pour la plupart inconnus, mais d'autres jouissant d'une certaine notoriété, tel Emmanuel Roblès, qui fut fort bien accueilli, il était déjà célèbre en Algérie, d'autres d'une réputation plus affirmée encore, tel l'auteur d'une conférence sur l'expédition du Kon Tiki(4) dont on peut dire qu'elle fut une première mondiale (l'expédition, pas la conférence).



La réputation du Foyer Rural s'accrut au fur et à mesure que nos initiatives devenaient plus hardies. Il faut dire qu'il n'existait aucun organisme similaire à cinquante kilomètres à la ronde. Blida possédait bien une salle de théâtre, fermée depuis une quinzaine d'années, et que ne fréquentaient que de rares troupes de passage qui le plus souvent n'obtenait qu'une audience mitigée, en raison de l'indigence du spectacle présenté. Il y avait aussi quatre ou cinq salles de cinéma à Blida, mais les spectateurs étaient attirés par des distractions autres que le grand écran et nous faisons toujours salle comble. Une sorte de snobisme poussaient les Blidéens à venir assister à nos manifestations et nous fûmes classés premier Foyer Rural d'Algérie.

J'ai omis de citer deux manifestations qui accrurent encore notre réputation: la première fut une exposition de peinture qui obtint un très grand succès. Je m'en souviens, car il y avait parmi les peintres de Blida, un résolument moderne, avec monsieur Cèze, commissaire-priseur qui ne cachait pas ses opinions de droite, et l'autre plus classique avec notre ami l'instituteur Rabier qui se situait politiquement à gauche. Leurs discussions étaient homériques et désopilantes! Mais à l'occasion de cette exposition, Rabier, se surpassant avec un talent certain, peignit (en un temps que j'ai toujours considéré comme un record de vitesse) un tableau qu'il appela

«*Catch*». Il y figurait une bouche que dis-je, une gueule largement ouverte couvrant plus de la moitié de la toile, autour des silhouettes ayant la prétention de représenter de vagues humanités, et dans un coin, un ring sur lequel aurait pu se dérouler un match de boxe, de catch ou de judo. Arrivé devant la toile, notre commissaire-priseur s'extasia: «Ah, ça c'est de la peinture! C'est bien l'art moderne, ça démolit l'art pompier!» A quelques pas de là, n'en perdant pas un mot, je connais quelques lurons qui ne s'embêtèrent pas!

Mais la manifestation la plus spectaculaire eut lieu au printemps 1954. Toujours dans un but de propagation de la culture, une exposition itinérante des tapisseries du maître Lurçat, tissées à Aubusson, fut prévue à Oran, Alger et Constantine (ou Bône, mes souvenirs sur ce point sont assez imprécis). Une seule présentation était prévue dans chacun des départements algériens.

Notre meneur de jeu, qu'il n'est, je crois nécessaire de nommer, se démena comme un beau diable, téléphonant à l'Académie d'Alger pour obtenir que le périple de l'exposition fût modifié et que le Foyer Rural eut le privilège d'obtenir que l'exposition itinérante fit un détour. Ce fut un triomphe. Le public afflua et la renommée du Foyer Rural devint exorbitante.

Mais tout le monde ne fut pas satisfait. En effet, notre maire, monsieur Baujard dont j'ai déjà parlé, avait fait des pieds et des mains pour que l'exposition de Lurçat **(5)** fasse exceptionnellement halte à Blida, où il s'était déjà mis d'accord avec un marchand de meubles, monsieur Salvano, qui avait accepté de prêter sa vitrine à la manifestation envisagée. La demande de monsieur Baujard n'ayant pas reçu une suite favorable, il en éprouvait, chose absolument normale, une violente irritation, parfaitement compréhensible. Il arriva, par hasard, devant le Foyer Rural en même temps que moi, m'apostropha avec sa politesse habituelle qui dissimulait à peine une certaine hargne, en me demandant comment nous avions réussi à obtenir la venue à Montpensier, petit village sans importance, d'une exposition qui avait été refusée à la grande ville. Je lui répondis calmement que nous nous possédions des pouvoirs supérieurs aux siens, ce qu'il eut le bon esprit de prendre en riant, quoi qu'il en fût dans son for intérieur.

Je dois ajouter que nous étions tous légitimement fiers de notre œuvre. Nos activités avaient permis un amortissement rapide de nos dettes, et nous avions le sentiment de fierté qu'inspire à chaque homme, mortel par essence, une œuvre que l'on pourrait, ainsi que l'a écrit Virgile, qualifier de «plus durable que l'airain».

Mes activités professionnelles m'ayant, à partir de janvier 1954, forcé à réduire ma contribution aux animations du Foyer Rural, j'en fus ensuite entièrement éloigné, mon travail m'ayant conduit à Casablanca où je séjournais deux ans, de mai 1955 à avril 1957. Du reste quelques dissentiments d'ordre politiques s'étant élevés entre certains autres animateurs du Foyer Rural et moi-même, un tel éloignement fut au fond un bien, ma coopération avec ces personnes ne pouvant pas se continuer dans des conditions acceptables.

J'ai eu le plaisir, il y a quelques années de recevoir une lettre d'un métropolitain du contingent que je ne connaissais absolument pas, qui avait été caserné à Blida un certain temps, avait fréquenté le bal du Foyer Rural et y avait rencontré celle qui devint sa femme. Il écrivait un livre sur Blida, prouvant ainsi qu'il avait rapporté des souvenirs plaisants de l'Algérie en crise. Sa jeune épouse était originaire de Joinville, et je me rappelle très bien son grand-père que j'ai connu lorsque j'étais un jeune garçon, le père Escriva**(6)**, compagnon fort pittoresque, qui buvait sans excès, se promenait avec son fouet autour du cou, symbole d'une époque où il avait dû conduire une diligence ou un de ces charriots qui furent longtemps le moyen de transport principal entre le nord et le sud de l'Algérie. Il racontait des histoires que nous prisions fort.

Est-il utile de préciser que je m'empressai de le renseigner et de rectifier quelques erreurs, bien excusables, lorsqu'on sait qu'il avait connu Blida dans les années 1960 et qu'il était obligé de parler d'événements datant du début du siècle.

Je vous ai parlé de l'an 1954 qui vit intervenir des changements dans ma vie et j'ai omis, devant la multitude des événements qui ressortent du passé, de parler d'un événement familial important. Déjà père de trois enfants, je me remariais, ce qui fait que je suis maintenant à la tête de six enfants, trois filles et trois garçons. Ma première épouse était une femme tendre et douce, exactement ce qu'il fallait à un être ayant en son for intérieur terriblement souffert de l'absence de ses parents, qui, divorcés, avaient refait leur vie de diverses façons et en définitive lui portèrent apparemment aucun intérêt.

Ma seconde épouse fut elle aussi exactement la femme qui me fallait. Bien plus jeune que moi, son métier me fut d'un précieux secours durant ces dernières années. En effet je fus victime d'un accident cardiaque en février 1969, et son ancienne profession d'infirmière lui a permis de garder son sang-froid même dans les quelques circonstances où je fus en danger. Je ne dois pas passer sous silence le fait qu'elle m'a donné, elle aussi trois enfants.

Mon remariage suscita certaines réserves de la part de ma première belle famille, mais vous serez peut-être étonnés si je vous dis que, l'été 1981, rentrant d'un voyage à Casablanca, après un séjour de trois semaines chez notre fille aînée, nous allâmes voir une grande partie de cette belle famille qui nous fit un accueil d'une touchante sympathie.

Je dois dire que, marié deux fois, j'ai bénéficié d'une chance exceptionnelle...ou alors une sorte de sens prémonitoire m'a-t-il désigné deux fois l'épouse répondant à deux périodes différentes de ma vie.



- (1) : la valeur réel de 01 franc de 1947/1948 égale à 4,50 euro de 2012,
- (2) : Rappel : ce texte a été écrit en 1981, 35 après la construction du foyer rural
- (3) : Ici en son sens littéraire, que beaucoup ont oublié ou ignorent et qui signifie « Construction d'un monument »,
- (4) : **Kon-Tiki** est le nom d'un [radeau](#) construit en [1947](#) par l'anthropologue [norvégien Thor Heyerdahl](#) pour réaliser une traversée de l'[océan Pacifique](#). En dérivant et avec l'aide d'une [voile](#) rudimentaire, l'embarcation et son équipage partent du [Pérou](#) et parviennent à rejoindre l'[archipel des Tuamotu](#) après 101 jours et 8 000 kilomètres de navigation. Le Kon-Tiki, ainsi nommé du nom du dieu du Soleil chez les [Incas](#), est construit sur le modèle des embarcations traditionnelles [indiennes](#). Il est réalisé en assemblant des rondins de [balsa](#), sans clou ni rivet, en utilisant seulement des cordes. Au cours de la traversée, ses occupants survivent principalement grâce à la [pêche](#) et à la récupération d'eau de pluie.
- Le but de cette expédition scientifique, conduite par Thor Heyerdahl, est de réfuter une objection courante à la théorie d'Heyerdahl selon laquelle les populations des îles du [Pacifique](#) étaient en partie originaires d'[Amérique](#) : la traversée sur une telle embarcation était souvent considérée comme impossible.
- (5) : **Jean Lurçat** est un [peintre](#), [céramiste](#) et créateur de [tapisserie](#) français, né à [Bruyères \(Vosges\)](#) le [1<sup>er</sup> juillet 1892](#) et mort à [Saint-Paul-de-Vence](#) le [6 janvier 1966](#). Il doit principalement sa notoriété à ses travaux de tapisserie dont il rénova en profondeur le langage.
- (6) : Je ne suis pas sûre d'avoir bien déchiffré ce nom.